

Anthropologie et Sociétés



Jean-Loup AMSELLE, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris, Flammarion, 2001, 265 p., illustr., bibliogr.

Stéphane Vibert

Volume 27, numéro 1, 2003
Le religieux en mouvement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/007014ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/007014ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vibert, S. (2003). Compte rendu de [Jean-Loup AMSELLE, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris, Flammarion, 2001, 265 p., illustr., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 27(1), 214–216.
<https://doi.org/10.7202/007014ar>

En ressort un portrait d'Anglo-Montréalais qui ne se sentent plus une majorité, mais affirment appartenir à une ville qu'ils ne veulent pas quitter malgré les inquiétudes politiques de plusieurs.

Nous avons souligné plusieurs limites à cette étude. La plus importante réside dans le fait que l'auteure, partageant largement la culture du groupe étudié, n'a pas adopté *a priori* de stratégies pour parvenir à une distanciation critique et analytique qui lui permette de se détacher suffisamment du sens commun explicite et conscient de ses informateurs. Néanmoins cet ouvrage fait œuvre utile, les Anglo-Montréalais n'ayant pratiquement pas fait l'objet de recherche ethnographique, et à travers la richesse de ses données, exposées de manière très intelligible, il nous apprend non seulement des choses sur l'identité du groupe étudié, mais aussi sur les spécificités de Montréal comme contexte de socialisation et d'intégration. En cela, il mérite des éloges.

La traduction assurée par l'auteure est généralement satisfaisante à l'exception de quelques passages concentrés dans la conclusion et dans l'exposition du cadre théorique, où l'on décèle de nombreux anglicismes, des erreurs de genre, de préposition, etc. Curieusement, les passages plus lyriques semblent avoir été révisés avec plus de soin. Le passage le plus intéressant se trouve dans la conclusion, où exceptionnellement l'auteure cite des données ethnologiques sur la comparaison interculturelle entre Anglo-Celtiques et autres groupes en matière de confort et qui établissent des liens éclairants entre cette particularité culturelle du groupe étudié et le contexte socio-politique de Montréal.

Éric Maheu
 Departamento de Letras
 Universidade Estadual de Feira de Santana
 Rua Dr Raimundo Mapaldi, 85/201
 Costa Azul
 Salvador, BA
 Brésil

Jean-Loup AMSELLE, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris, Flammarion, 2001, 265 p., illustr., bibliogr.

Ce nouvel ouvrage de l'anthropologue spécialiste de l'Afrique noire se décline selon deux axes complémentaires, l'étude de terrain venant enrichir réflexions épistémologiques et discussions de l'objet « mondialisation ». L'auteur prolonge sa visée théorique, élaborée dans ses livres précédents, consistant non seulement à récuser tout « essentialisme culturel », mais plus encore à démontrer l'inanité des discours postmodernes révéant le « métissage », « l'hybridation », « la créolisation », qu'il considère comme autant d'avatars d'une pensée « biologico-culturelle » vouée à reproduire ce qu'elle croit combattre, « l'idée d'une pureté originare » (p. 22). Contre cette illusion, Amselle développe la thématique métaphorique du « branchement », comme interconnexion constante des « cultures » sur « un réseau de signifiants planétaires » toujours « déjà-là », résultat de toutes les globalisations historiques, antérieures à celles de l'islam, de la colonisation européenne ou de l'actuelle « mondialisation ». Cette thèse est illustrée par un exemple « africain » : la création en 1949 d'une véritable « multinationale culturelle » (présente à Conakry, au Caire, à Bamako), le mouvement n'ko, grâce à l'inspiration d'un penseur mandingue, Souleymane Kanté, inventeur d'un

alphabet apte à sortir les cultures africaines de « la malédiction de l'oralité ». Jouant l'une contre l'autre les références à l'Occident et à l'islam, S. Kanté reconstruit une « tradition mandingue » par réappropriation de catégories « étrangères » (anthropologie de l'africaniste M. Delafosse, religion musulmane, droits de l'homme, décentralisation) et retournement nationaliste, incarnant comme tous les prophétismes afrocentristes la quête d'une « essence africaine qui est l'exact symétrique d'une modernité à laquelle ils ne peuvent participer » (p. 100).

Le créateur du N'ko, Souleymane Kanté (1922-1987), visait « la sauvegarde de la civilisation mandingue » (p. 163) mais surtout la régénération de cette culture, par la diffusion d'un islam « indigénisé » et la rationalisation de thérapies traditionnelles. La décentralisation malienne se nourrit des ouvrages du « Dr Kanté » — pédagogue, écrivain, médecin, mathématicien, philosophe, historien — consacrés aux empires du Soso et du Mali, hagiographies faisant de l'empereur du Manden, Sunjata, « l'inventeur de la "démocratie" et le pionnier des droits de l'homme » (p. 198), à la suite de l'assemblée de Kurukan Fuga (1236), réinterprétée en termes de « contrat social ». Le « nationalisme culturel mandingue » répondrait aux réquisits de l'espace interculturel contemporain, selon une « déconstruction » des identités « essentialisées », car « pas plus qu'il n'est de philosophie africaine, il n'est de philosophie occidentale, chacune de ces entités étant pensée dans les termes de filiations largement fictives, c'est-à-dire oubliant les branchements latéraux » (p. 176).

Si la description du mouvement n'ko permet bien de saisir la « réinvention des traditions » à l'œuvre dans la pensée postmoderne, la « déconstruction constructiviste » (Caillé 2001) d'Amselle pose problème. Quasi-homologue à la problématique des « réseaux » (Latour 1991), la thématique des « branchements » favorise certes la relecture critique du « culturalisme » classique de la discipline anthropologique (ici Malinowski), trop portée à négliger l'histoire coloniale et le rapport structurant aux sociétés environnantes, accréditant ainsi l'image homogénéisée de pseudo-isolats culturels, « primitifs » et auto-suffisants. Mais cette remise en question frise l'auto-contradiction performative, continuant par défaut à utiliser les termes « culture », « société », « authenticité » ou « identité ». Une fois acceptée l'idée anti-essentialiste des « cultures » comme autant de branchements connectés sur un « réseau » planétaire, jamais totalités closes (car toujours construites de l'extérieur), mais toujours aveuglées par leur illusion auto-référentielle, rien n'est dit quant à la cohérence effective de ces « entités », pourtant horizons de signification pourvoyeurs d'un « monde commun », articulé et hiérarchisé dans ses idées-valeurs, sources de jugement, de décision et d'action.

La figure postmoderne du « branchement sur l'universel », comme interaction dialogique horizontale récusant toute « quête des origines » manque à cerner le lien social comme rapport vertical des individus à une « totalité signifiante », à « des principes d'intelligibilité des pratiques pour autant qu'elles font système et qu'elles font système du point de vue du sens » (Descombes 1996), ce qu'évoque implicitement l'auteur par la notion de « milieu de réception », qu'il ne problématise malheureusement pas (p. 23). Si l'anthropologue peut montrer que « toute société est métisse et donc que le métissage est le produit d'entités déjà mêlées, renvoyant à l'infini d'une pureté originare » (p. 22), il n'en demeure pas moins que reste irrésolue la question de stabilisation du sens dans et par des « institutions » (Mauss), d'un ordre cohérent pour les membres de la société hors de toute réflexion sur « l'origine », pure ou non (la question a-t-elle même un intérêt?), des valeurs,

des normes ou des objets « mis en forme » d'une manière spécifique. S'il y a bien « production différentielle des cultures », l'idée de « continuum » choyée par l'auteur tend à confondre la « communication » avec l'extérieur et une indistinction des entités « branchées » les unes sur les autres. Toujours relationnelle, la hiérarchie de valeurs (Dumont 1983) propre à une société ne doit pas se confondre avec une représentation en termes de « choix » et « stratégies » des cultures comme autant d'acteurs collectifs, pianotant sur la gamme des produits disponibles sur le marché « universel » des identités afin de se composer une mélodie mythiquement « authentique » et « vendable ». La façon dont l'auteur évoque les « objets culturels » rapatriés et réinterprétés (le Coca-Cola en Afrique, le base-ball au Japon, le McIntosh chez les intellectuels français) pour souligner que c'est « à travers la consommation de produits importés ou l'importation d'idées étrangères que se manifeste le plus fortement l'identité culturelle ou nationale » (p. 23) incarne cette mécompréhension, qui est également celle d'Appadurai (1996) par exemple : ce n'est pas à travers des « éléments » discrets, toujours bien entendu transmissibles, que peut se comprendre une « culture », mais bien comme l'a enseigné Mauss (1969 : 306), à travers l'organisation, la complémentarité, l'articulation des « systèmes de sens » comme parties hiérarchisées d'une totalité signifiante globale.

Références

- APPADURAI A., 1996, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- CAILLÉ A., 2001, « Présentation », *Revue du M.A.U.S.S.*, 17 : 5-21.
- DESCOMBES V., 1996, « L'esprit comme esprit des lois », *Le Débat*, 90 : 71-92.
- DUMONT L., 1983, *Essais sur l'individualisme*. Paris, Seuil.
- LATOUR B., 1991, *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris, La Découverte
- MAUSS M., 1969, *Œuvres III. Cohésion sociale et divisions de la sociologie*. Paris, Minuit.

Stéphane Vibert
Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions — CELAT
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Aminata TRAORÉ, *Le viol de l'imaginaire*. Paris, Actes Sud et Fayard, 2002, 206 p., bibliogr.

Le présent ouvrage mérite qu'on s'y attarde, à plusieurs égards. D'abord, parce que produit de la réflexion d'une femme, elle se distingue dans la bibliographie africaine d'expression française où l'essai, en tant que genre littéraire, reste (par un phénomène que l'espace limité nous empêche d'explicitier ici) l'apanage des écrivains-hommes. En effet, le

-
1. Sénégalaise, elle est l'auteur de *La parole aux négresses* (1978).
 2. Née au Cameroun, elle a publié *Et si l'Afrique refusait le développement?* (1991) qui fut parmi les essais les plus commentés dans le milieu africaniste à sa sortie.